

tions, à *Hans Christensen et sa maison*. L'étude bien documentée est de B. Rüttenauer-Mannheim.

Innen-Dekoration (novembre). — Article de Theo Molkenboer sur *le mouvement moderne en Hollande*. A l'appui de l'article de nombreuses reproductions d'intérieurs et d'objets *art nouveau*.

Mir Iskoustwa (n° 10). — *Les Musées russes*, par S. Diaghilew.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

En attendant le *Crépuscule des Dieux*, la finale de *l'Anneau du Niebelung*, cette tétralogie de Richard Wagner dont le théâtre de la Monnaie nous donna déjà les trois premières parties, savoir : *l'Or du Rhin*, la *Walkyrie* et *Siegfried*, nous avons eu une magnifique reprise de *Tannhäuser*, avec une mise en scène et des décors nouveaux. Nous aurons rarement applaudi ensemble plus intelligent et plus artistique, orchestre mieux mis au point, interprètes du chant mieux en voix et plus compréhensifs. Une grande part d'éloges revient à M. Imbart de la Tour, qui ne se contente pas de posséder une délicieuse voix de ténor, mais qui la conduit avec un style, une autorité, une « passion » presque dignes de Van Dyck. Depuis que l'illustre chanteur anversoïis incarna ce beau rôle du Tannhäuser aucun chanteur et comédien n'a interprété ce personnage avec les moyens et le pathétisme de M. Imbart de la Tour. C'est une chose prodigieusement belle que son « retour de Rome » et son lamento déchirant, au 2^e acte, après la scène de l'anathème. M^{me} Litvinne fait une Vénus bien remarquable aussi. Ces chants voluptueux et capiteux, dont d'autres interprètes donnèrent à peine la note, acquièrent à présent toute leur vertu insidieuse et troublante, et, au 3^e acte, quand la toute bonne Vénus conjure son infidèle chevalier en un suprême appel, on regrette naïvement que l'inexaucé ne se rejette point dans les délices de l'éternelle damnation.

Avez-vous remarqué que depuis quelque temps on discute beaucoup certains poèmes de Wagner et qu'on en regrette le caractère néo-chrétien ? Comme on l'a vu par une lettre publiée l'autre jour dans le *Suïde musical*, le poète musicien rencontrait lui-même certaines critiques que l'on fait quant à ses conceptions mystiques, et par exemple, pour excuser son *Lohengrin*, trop en dehors de l'humanité, d'essence trop

impeccable pour nous intéresser, il se recommandait de son *Siegfried*, si bellement, si spontanément humain. Sans tomber dans la partialité d'un Nietzsche qui condamna en bloc toutes les œuvres de Wagner à cause de la portée néo-chrétienne du *Parsifal* et de *Lohengrin*, il y a lieu de regretter que le grand « musicien de l'avenir » n'ait pas célébré toujours l'humanité héroïque et libre comme il le fit dans *l'Anneau du Niebelung* et dans *Tristan*. Et pour l'amour de l'humanité prométhéenne, on est presque tenté de préférer le dénouement du *Tannhäuser* de Henri Heine; vous savez, ce poème qui commence comme une complainte chrétienne et qui finit comme une satire boulevardière, où le poète nous montre le trouvère prenant son parti de la malédiction du pape Urbain et retournant bravement se consoler auprès de dame Vénus de l'intolérance et de la pruderie pontificales; surtout que dans ce poème de Heine la divine Vénus revêt une apparence de bonté quasi évangélique. Lorsqu'elle revoit son chevalier sa joie est telle qu'elle pleure des larmes de sang :

Aus ihrer Nase rann das Blut
Den Augen die Thränen entflossen
Sie hat mit Thränen und Blut das Gesicht
Des geliebten Mannes begossen.

A la Monnaie le rôle d'Elisabeth n'est plus tenu par M^{me} Raunay qui, drapée dans ses voiles blancs, merveilleuse de ligne et de style, ressemblait à une sainte de vitrail, à une statue gothique, mais M^{me} Pacot, qui, la remplace, a de la voix, de la fraîcheur et une vaillance qui, pour n'avoir rien de poétiquement légendaire, n'en est pas moins agréable quoique anachronique. M. Albers, le baryton qui succède à M. Seguin, prête une fort jolie voix aux mélodieux et platoniques cantabile du digne Wolfram.

Aurons-nous à Bruxelles la *Fiancée de la Mer*, le nouvel opéra de MM. Jan Blockx et Nestor de Tière qui vient d'être représenté à Anvers, avec un succès proclamé par toute la presse? Espérons-le. Quoique montée, dans des circonstances fort méritoires, sur la scène lyrique flamande, l'œuvre de ces deux artistes de talent ne sortira vraiment tous ses effets que grâce à une de ces interprétations à la fois soignées et corsées comme le sont celles du théâtre de la Monnaie.

Jusqu'à présent rien ne s'est encore passé de bien intéressant en nos concerts, tant chez Eugène Ysaye, qui dirige les matinées appelées de son nom, que chez M. Sylvain Dupuis, qui reprit le bâton de Joseph Dupont aux *Concerts Popu-*

lares comme à la Monnaie. Je ne vois de tout à fait notable qu'une excellente exécution du *Messie* de Haendel au Conservatoire.

Après le salonnet du *Labeur* nous avons eu celui du *Sillon*. Peu de révélations en cet assemblage de toiles de peintres extrêmement doués quant aux yeux et à la patte, mais bien matériels, bien peu artistes dans le sens absolu du mot. J'en excepte MM. Bastien, Smeers, Tordeur, Swyacops et Wage-mans. Le premier, surtout, est un beau peintre, un peintre complet. Il expose entr'autres des portraits d'une facture passionnée, d'une vie intense, d'une puissance et d'une spontanéité d'exécution qui se font de plus en plus rares chez la légion de nos barbouilleurs de toiles. J'attendrai l'occasion d'une exposition particulière de M. Bastien pour vous parler plus longuement de ce bel artiste, incontestablement, avec MM. Lévêque, Laermans, Frédéric Gilsoul, Blicck et Gouweloos, un des plus originaux et des plus probes de nos nouvelles couches. M. Bastien est le mari d'une admirable cantatrice qui se révéla au Conservatoire, lors d'une exécution d'*Iphigénie en Aulide*, dans le rôle de Clytemnestre, et qui vient de chanter avec une autorité hautement appréciée le rôle d'Ortrude de *Lohengrin* à la Monnaie.

Je vous parlais de nos expositions. N'oublions pas celle de tableaux modernes par laquelle les frères Leroy inaugurèrent leur nouvelle galerie, rue du Grand-Cerf. On admira de superbes Alfred et Joseph Stevens, De Braekeleer, Charles de Groux, Agneessens, Corot, Courbet, Decamps, Troyon, Delacroix, etc.

On annonce pour le mois de janvier, à Anvers, une exposition du maître paysagiste Frans Courtens.

A propos d'arts plastiques, signalons l'apparition d'une revue flamande *Onze Kunst*, éditée par la maison Buschmann, les imprimeurs artistes si appréciés, et qui s'occupera exclusivement de peinture et de sculpture.

Notre activité littéraire ne faiblit point ; elle se traduit surtout sous forme de conférences. Jamais on n'a tant parlé de la littérature que cet hiver. Et dire que celui-ci ne fait que commencer ! Au Cercle Artistique, M. Emile Verhaeren parla des nouveaux poètes français et nous lut, comme lui seul sait les lire, quelques-unes de ses pièces les plus évocatrices, telle le *Passeur* ; aux samedis du *Thyrse*, le jeune cénacle littéraire, M. Valère Gille, étudia les *Don Juan* dans les diverses littératures depuis celui de Tirso de Molina jusqu'à ceux de

Byron, Musset, Lenau, en passant par Molière; à la Section d'Art et d'Enseignement populaires, cette si utile et intéressante annexe intellectuelle des florissantes coopératives de notre Maison du Peuple socialiste, M. Jules Destrée fit une conférence extrêmement fouillée et documentée sur Emile Verhaeren et, avec d'autres bons liseurs, tels que MM. Royer et Vandervelde, il nous lut des poèmes de ce maître qui n'est plus contesté aujourd'hui qu'en... Belgique, mais par quelques très obscurs folliculaires de province; enfin Verhaeren a lu, en une séance de la même section d'Art et d'Enseignement populaire, des fragments de deux nouveaux volumes de vers, l'un intitulé *la Flandre*, où revivent la vie, le paysage, les mœurs l'art et l'histoire de son pays, et un autre où la philosophie plane au vent du lyrisme. Ces poèmes de puissante allure et d'un pittoresque fougueux, d'un verbe souverainement décoratif, ont produit grande impression sur l'assistance à laquelle le poète en avait donné la primeur.

La Section d'Art nous annonce une soirée où l'on interprètera quelques scènes de *l'Avare* et deux actes de Courteline : *Lidoire* et le *Gendarme est sans pitié*. On avait reproché, non sans raison, à cette utile institution de ne pas suivre une voie suffisamment initiatrice et progressive dans le choix de ses programmes. C'est à cette fin qu'elle compte faire une part très large aux auteurs classiques, et qu'elle consacrera entr'autres plusieurs séances à des lectures des grandes œuvres épiques, à Homère, à Virgile, à Dante, et aussi au théâtre de Shakespeare, de Corneille, de Molière et de Goethe; aux grands lyriques Pindare, Hugo, Byron, Shelley. On ne peut qu'applaudir à une propagande si intelligente.

Quand cette chronique paraîtra, la manifestation en l'honneur de M. Edmond Picard aura eu lieu. On aura fêté l'avocat des grandes causes littéraires, le défenseur de la libre pensée artistique inquiétée par les roquets de Thémis; le jurisconsulte, le sociologue, le remueur d'idées, le porteur de torche, sans négliger le créateur d'un nouveau genre littéraire : le roman juridique. C'est M. Camille Lemonnier qui aura étudié et loué l'auteur de ces récits médullaires, d'une forme aussi noble que les plis que prend la robe sous le geste d'un avocat inspiré : la *Forge Roussel*, *l'Amiral*, *Mon Oncle le Jurisconsulte*, le *Juré*, le *Paradoxe sur l'Avocat*. J'ai relu avec une véritable ferveur ces pages conseillères d'équité et de noblesse et j'ai puisé dans la *Forge Roussel*, cet éloge du droit contre la nature, c'est-à-dire de l'humanité opposée à

l'indifférence sinon à l'hostilité universelle, de profondes consolations, une leçon de solidarité et d'altruisme. Peu de proses joignent à une forme d'une si hautaine et probe tenue, une si large et si absolue moralité. Ces *Scènes de la vie judiciaire* ont été réunies en un volume par l'éditeur Lacomblez. Nous aurons bientôt l'occasion de lire l'étude que M. Camille Lemonnier y aura consacrée, et dont le talent et l'autorité de M. Lemonnier feront sans doute une œuvre digne du sujet dont elle traite.

Quand certains de nos bons journaux de province, aussi bien ceux de Liège que d'Anvers, s'occupent de la littérature de ce pays, ils le font toujours de façon bien profitable, comme disait le Minos d'*Orphée aux Enfers*. Ne voilà-t-il pas qu'à propos d'un livre d'un jeune auteur, d'ailleurs fort estimable, on reproche à MM. Verhaeren, Maeterlink et à d'autres de nos écrivains d'origine et de noms flamands — c'est le cas de ceux qui jouissent d'un renom universel — de ne pas avoir écrit en la langue de Vondel, de Maerlandt et de Conscience. Entre autres motifs que les auteurs mis en cause pourraient invoquer pour justifier leur choix, disons d'abord que le français fut la véritable langue maternelle de ces artistes, la langue qu'ils entendirent au foyer familial, la langue dans laquelle se fit leur instruction et leur éducation ; en outre, s'ils avaient écrit en flamand, — étant donnés la pudibonderie, le protestantisme et la bégueulerie des hautes sphères flamingantes, plusieurs de ces auteurs n'auraient pas trouvé un éditeur assez indépendant pour les imprimer et lancer convenablement leurs ouvrages, et, dans tous les cas, ils ne seraient pas arrivés jusqu'au gros public. Maint de ces auteurs a fait œuvre d'innovation, d'avant-garde et de renouveau philosophique et moral, et il tenait avant tout à se faire lire du plus grand nombre de ses contemporains. La plupart, poètes ou prosateurs, aimant, idolâtrant leur pays, plus traditionnellement et plus irréductiblement Flamands que leurs confrères qui s'expriment en la langue néerlandaise ; Flamands libres, sensuels et passionnés comme l'étaient ceux de la Renaissance, MM. Van Lerberghe, Demolder, Verhaeren, Rodenbach, Giraud et tant d'autres, estimèrent qu'en ces temps où les bureaucrates, les politiques, les tartufes, les maîtres d'école, les bonzes et les théoriciens font la loi littéraire flamingante dans les Pays-Bas, ils n'auraient jamais été discutés ou même lus par ceux de leurs frères qui ne connaissent que le flamand, et comme ils tenaient avant tout à s'interpréter intégralement,

à dire ce qu'ils se sentaient l'impérieux devoir, la conscience de publier, ils eurent tout intérêt à s'adresser à l'humanité en général en se servant du français. Et voilà. Je ne crois pas qu'ils aient à s'en plaindre, car c'est de l'étranger que leur viennent les encouragements, la renommée et même les profits matériels.

Avant de terminer cette revue rapide des principaux faits intellectuels qui se sont produits depuis le mois dernier, je signalerai le superbe volume de critique que M. Eugène Demolder vient de consacrer à *Trois contemporains* (De Braekeleer, Meunier, Rops) et que M. Deman, l'éditeur artiste, a paré de tout le luxe typographique qu'il prodigue à ses auteurs favoris. Je me borne à annoncer cet ouvrage dont un de vos chroniqueurs artistiques attirés s'occupera sans doute plus spécialement.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

William Archer : *Poets of the younger Generation*, avec 33 portraits hors-texte gravés sur bois par Robert Bryden, 21 s., John Lane. — Constance Hill : *Jane Austen, her homes and her friends*, avec 62 illustrations par Ellen G. Hill et reproductions en photogravure, in-8°, xiv — 279 pages, 21 s., John Lane. — Edmond Holmes : *Walt Whitman's Poetry. A study and a Selection*, pott. 4°.-132 pages, 3 s. 6 d., John Lane. — By the author of *Exploded Ideas and Times and Days : Essays in Paradox*, in-18, vi — 200 p., 5 s., Longmans Green. — Frances Gerard : *The Romance of king Ludwig II of Bavaria, his relations with Wagner and his Bavarian Fairy Palaces*, avec 30 portraits et illustrations, 272 p., in-18o 6 s., Jarrold. — H. G. Wells : *The first Men in the Moon*, in-18 illustré, vii-342 p., 65., Newnes. — LES REVUES. — *The Monthly Review*. — *The Fortnightly Review*. — *The Cornhill Magazine*. — *The Bookman*. — *Literature*. — *The Saturday Review*. — Memento.

Comment peut-on avoir l'audace de consacrer un livre — un énorme livre — exclusivement à des poètes? Et ne convient-il pas de s'étonner et d'admirer devant la bravoure de Mr. William Archer qui ose, non pas traiter de la poésie en général, ou des poètes en général, ou même de poètes des générations passées, mais bien des *Poètes de la jeune Génération*? D'un accord unanime — pour une fois — le *genus irritabile* ne vait-il pas partir en guerre contre l'imprudent ou téméraire critique qui se mêle de distribuer des éloges ou des blâmes, d'accorder un peu de gloire, tâche que l'on réserve d'ordinaire à la postérité — sans la consulter? Questions bien délicates et tâche bien difficile pour le critique d'un critique qui a con-